

de poète lauréat, mourut en 1815. Il siégea quelque temps au parlement. C'était un excellent homme pour tout ce qui ne concernait pas la poésie.

¹⁸ Alphonse, en parlant du système de Ptolémée, dit que, — si on l'avait consulté lors de la création du monde, il aurait épargné au Créateur plusieurs absurdités.

¹⁹ Voyez le récit d'Aubrey sur l'apparition qui « disparut ensuite en laissant derrière elle un délicieux parfum et un mélodieux murmure; » voir aussi *l'Antiquaire*, vol. I, p. 225.

L'AGE DE BRONZE¹,

OU

CARMEN SECULARE ET ANNUS HAUD MIRABILIS².

Impar congressus Achilli³.

I.

Le « bon vieux temps » est revenu — (tous les temps sont bons quand ils sont vieux); — le temps actuel pourrait l'être s'il voulait; il y a eu de grandes choses, il y en a encore; et pour qu'il y en ait de plus grandes, les simples mortels n'ont qu'à vouloir : un espace plus vaste, un champ plus vert se déroule devant ceux qui « jouent leur jeu à la face du ciel⁴. » Je ne sais si les anges pleurent; mais les hommes ont assez pleuré, — à quelle fin? — pour pleurer encore!

II.

Tout a été dit, — le bien et le mal; lecteur, rappelle-toi que lorsque tu étais enfant, Pitt était tout; ou sinon tout, du moins si grande était sa puissance, qu'il s'en fallait peu que son rival lui-même ne le jugeât tel⁵. Nous avons vu la race intellectuelle de géants pareils aux Titans se mesurer face à face; — on eût dit l'Athos et l'Ida entre lesquels une mer d'éloquence coulait impétueuse, comme la mer Égée mugit entre la rive hellénique et celle de la Phrygie. Mais où sont-ils, ces rivaux? — Quelques pieds de terre séparent leurs linceuls⁶. Qu'elle est paisible et puissante la tombe qui fait taire tous les bruits, vague pacifique et calme qui recouvre le monde! La poussière rendue à la poussière! C'est une vieille histoire dont on ignore encore la moitié : le Temps ne tempère pas ses terreurs, — le ver n'en continue pas moins à ouler ses froids anneaux; la tombe conserve sa forme, variée par-dessus, mais uniforme en dessous; l'urne a beau être brillante, les cendres ne le sont pas, bien que la momie de Cléopâtre traverse ces mêmes flots où elle fit perdre à Antoine l'empire du monde; bien que l'urne d'Alexandre soit

donnée en spectacle sur ces mêmes rivages qu'il pleura de ne pouvoir conquérir, quoiqu'ils fussent inconnus. — Combien de vanité, et pis encore, dans ces regrets d'un insensé, dans ces larmes du Macédonien ! Il pleura de n'avoir plus de mon es à conquérir : la moitié de la terre ignore son nom, eu ne connaît de lui que sa mort, sa naissance et ses ravages, pendant que la Grèce, sa patrie, est esclave, sans avoir la paix de l'esclavage. Il pleura de « n'avoir plus de mondes à conquérir ! » lui qui ne comprenait pas la forme de ce globe qu'il brûlait d'asservir ! qui ignorait même l'existence de cette île du Nord qui possède son urne et ne connut jamais son trône⁷.

III.

Mais où est-il le héros moderne, et tout autrement puissant, qui, sans être né roi, attela des monarques à son char ; le nouveau Sésostris⁸, dont les rois dételés, à peine affranchis du mors, croient déjà avoir des ailes, et dédaignent la poussière qui les vit ramper naguère, enchaînés au char impérial du grand homme ? Oui ! où est-il le champion et l'enfant de tout ce qu'il y a de grand ou de petit, de sage ou d'insensé ? qui jouait aux empires, avait des trônes pour enjeu, l'univers pour tapis, — des ossements humains pour dés ? Contemplez-en le résultat dans cette île solitaire⁹, et, selon l'impulsion de votre nature, pleurez ou souriez. Gémissiez de voir la rage de l'aigle superbe réduite à becqueter les barreaux de son étroite cage ; souriez de voir celui devant qui les nations se taisaient querellant chaque jour sur des rations disputées ; pleurez de le voir se lamenter à son dîner sur des plats réduits ou des vins retranchés ; s'occuper de petites discussions sur de petits objets. Est-ce là l'homme qui châtiait ou hébergeait les rois ? Voyez la balance de sa fortune dépendre du rapport d'un chirurgien¹⁰ ou des harangues d'un comte¹¹ ! La remise d'un buste différé¹², un livre refusé troublera le sommeil de celui qui tint le monde en éveil. Est-ce là le dompteur des puissants, devenu aujourd'hui l'esclave de tout ce qui peut contrarier ou irriter, d'un vil géolier¹³, d'un espion importun, d'un étranger curieux

qui prend des notes¹⁴ ? Plongé dans un cachot, il eût été grand encore ; mais combien était bas et petit cet état mi-troyen entre une prison et un palais, cet état où si peu de cœurs pouvaient comprendre ses souffrances ! Ses plaintes sont sans fondement, — mylord présente son mémoire ; ses rations de vin et d'aliments lui sont dûment distribuées ; sa maladie est une fiction, il n'y eut jamais de climat si pur d'homicide ; — en douter est un crime, et l'opiniâtre chirurgien qui défend sa cause a perdu sa place et gagné les suffrages du public¹⁵. N'importe, souriez, — bien que les tortures de son esprit et de son cœur dédaignent et défient les tardifs secours de l'art, bien qu'il n'ait à son lit de mort que quelques amis dévoués et l'image de ce bel enfant que son père ne doit plus embrasser, — bien qu'elle chancelle, cette intelligence qui tint si longtemps et tient encore le monde en respect : souriez, — car l'aigle captif rompt sa chaîne, et des mondes plus relevés que celui-ci redeviennent sa conquête¹⁶.

IV.

Oh ! si son âme, dans son glorieux essor, conserve encore, comme un faible crépuscule, le sentiment de son règne éclatant, comme il doit sourire quand il regarde ici-bas, et voit combien peu de chose il était et voulait être ! En vain l'empire de son nom s'est étendu plus loin encore que celui de son ambition presque sans bornes ; en vain, le premier en gloire comme en malheur, il goûta les joies et les amertumes du pouvoir ; en vain les rois, joyeux d'avoir échappé à leurs chaînes, voudraient singer *leur* tyran : comme il doit sourire en voyant ce tombeau solitaire, éclatant fanal qui domine l'Océan ! En vain son géolier, fidèle à ses fonctions jusqu'au dernier moment, le crut à peine en sûreté sous le plomb de son cercueil, et ne permit même pas qu'une ligne gravée sur le couvercle indiquât la date de la naissance et de la mort de celui qu'il renfermait ; ce nom sanctifiera cet obscur rivage, et deviendra un talisman pour tous, sauf pour celui qui le portait. Les flottes dont la brise d'Orient enfle les voiles entendront leurs mousses le saluer du haut des mâts ; tandis que la colonne triomphale¹⁷ de la France s'élèvera, comme

celle de Pompée, dans un ciel désert, l'île des rochers qui possède ou possédera sa cendre sera comme un buste du héros dominant l'Atlantique, et la puissante nature fait plus pour honorer sa sépulture qu'une mesquine envie ne lui refuse. Mais que lui fait tout cela? l'appétit de la gloire peut-il toucher son âme affranchie ou sa cendre captive? Il ne se soucie guère de savoir en quoi consiste sa tombe : s'il dort, peu lui importe; de même, s'il existe; mieux instruite, son ombre verra la caverne grossière où sa cendre repose dans cette île de rochers du même ciel qu'elle eût vu élever son mausolée dans le Panthéon de Rome ou dans son simulacre français. Il n'a que faire de cela; mais la France éprouvera le besoin de cette dernière et faible consolation; son honneur, sa gloire, sa fidélité revendiqueront ses os pour en surmonter une pyramide de trônes, ou afin que, portés à l'avant-garde un jour de bataille, ils deviennent, comme ceux de Duguesclin, un talisman de victoire. Quoi qu'il en soit, un jour viendra peut-être où son nom battrà la charge, comme le tambour de Ziska¹⁸.

V.

O ciel, dont il était l'image en puissance! ô terre, dont il était une des plus nobles créatures! il dont le nom vivra dans l'avenir, toi qui vis le jeune aiglon briser sa coquille! Alpes, qui vîtes ce vainqueur de cent batailles planer sur vos sommets dans son premier essor! Rome, qui as vu surpassés les exploits de tes Césars! hélas! pourquoi a-t-il franchi le Rubicon, — le Rubicon des droits reconquis par l'homme, pour se mêler à la tourbe des rois et des parasites? Egypte qui vis tes Pharaons oubliés, sortant de leur long repos, quitter leurs vieilles tombes et tressaillir dans leurs pyramides en entendant le tonnerre d'un nouveau Cambyse; pendant que les noires ombres de quarante siècles, debout comme des géants sur les bords fameux du Nil ou au sommet des hautes pyramides, contemplaient étonnées le désert peuplé de bataillons vomis par l'enfer, s'entrechoquant avec fracas et semant le sable aride de leurs cadavres pour fumer cette plage infectée! Espagne! qui, oubliant un moment ton

Cid, vis flotter sur Madrid son étendard! Autriche qui vis ta capitale prise deux fois, et deux fois épargnée pour conspirer sa chute! vous, race de Frédéric! — Frédéric de nom seulement, qui avez menti à votre origine — et avez hérité de lui tout, excepté sa gloire; qui, écrasés à Iéna, rampants à Berlin, tombâtes les premiers, et ne vous relevâtes que pour marcher à la suite de votre vainqueur! vous qui habitez où habita Kociusko, et vous rappelez encore la dette de sang que vous légua Catherine, et qui n'est point payée! Pologne! sur qui passa l'ange vengeur, en te laissant ce qu'il t'avait trouvée, un désert désolé, oubliant tes injures non encore réparées, tes peuples partagés, ton nom éteint, tes soupirs pour la liberté, les larmes que tu verses depuis si longtemps, ce nom qui blesse l'oreille du tyran, Kociusko! en avant! — en avant! — en avant! — La guerre a soif du sang des serfs et de leur czar; les minarets de Moscou, de la cité à demi barbare, resplendissent au soleil, mais c'est un soleil qui se couche! Moscou! limite de sa longue carrière, que Charles, le farouche Suédois, ne put voir, quoiqu'il en versât des larmes glacées, — il te vit. — En quel état? avec tes clochers et tes palais en feu. A cet incendie le soldat prêta sa mèche enflammée, le paysan livra son chaume, le marchand ses marchandises amoncelées, le prince son palais, — et Moscou ne fut plus! O des volcans le plus sublime! devant ta flamme celle de l'Etna pâlit, l'inépuisable Hécla s'efface; comparé à toi, qu'est le Vésuve? un spectacle commun et usé devant lequel s'extasiaient des touristes. Tu t'élèves seul et sans rival jusqu'à ce feu à venir, où doivent expirer tous les empires.

Et toi! élément opposé! qui donnas aux conquérants de rudes et redoutables leçons dont ils n'ont point profité! — ton aile de glace frappa l'ennemi débile et chancelant, jusqu'à ce que les guerriers tombèrent aussi nombreux que les flocons de neige; sous les coups de ton bec torpide, de tes serres silencieuses, des bataillons entiers expirèrent à la fois et dans une commune agonie! En vain la Seine cherchera sur ses rives les milliers de ses braves si brillants et si fiers!

En vain la France rappellera ses jeunes hommes sous ses berceaux de pampres; leur sang coule plus rapide que les flots de ses vendanges, ou se congèle dans leurs momies glacées dont les champs du Nord sont couverts. En vain le chaud soleil de l'Italie voudrait réveiller ses fils engourdis; pour eux ses rayons sont impuissants. De tous les trophées de cette guerre, que verra-t-on revenir? — le char fracassé du conquérant! et son cœur que rien n'a pu briser! Le cor de Roland résonne de nouveau, et ne résonne point en vain. Lut-zen, où mourut le Suédois victorieux¹⁹, le voit vaincre, mais, hélas! ne le voit pas mourir. Dresde contemple trois despotes fuyant derechef devant leur maître, leur maître comme auparavant; mais ici la Fortune, lassée, quitte le champ de bataille, et la trahison de Leipsick a vaincu l'Invincible; le chacal saxon abandonne le lion, pour servir de guide à l'ours, au loup et au renard; le monarque des forêts retourne à la tanière de son désespoir, mais il n'y trouve point de repos!

O vous tous! ô France! qui vis tes campagnes si belles ravagées comme un sol ennemi disputé pied à pied, jusqu'au jour où la trahison, son unique vainqueur, vit des hauteurs de Montmartre Paris foulé aux pieds! Et toi, île²⁰ qui du haut de tes remparts vois l'Etrurie te sourire, toi l'asile temporaire que choisit son orgueil jusqu'au moment où il revola dans les bras de la Gloire périlleuse, sa fiancée, qui le pleurait encore! O France! reprise en une seule marche qui ne fut tout entière qu'un long triomphe! O sanglant, mais inutile Waterloo! qui prouve que les imbéciles peuvent avoir à leur tour leurs jours de succès, victoire obtenue moitié par ânerie, moitié par trahison! O monotone Sainte-Hélène, avec ton géolier, — écoutez! écoutez Prométhée²¹ en appeler du haut de son rocher à la terre, à l'air, à l'Océan, à tout ce qui ressentit ou ressent encore sa puissance et sa gloire, à tout ce qui est destiné à entendre un nom éternel comme l'éternel retour des saisons; il leur enseigne cette leçon si longtemps, si souvent, si vainement enseignée : — « Apprenez à ne point commettre d'injustice. » Un seul pas dans la bonne voie eût

fait de cet homme le Washington du monde opprimé; un seul pas dans la fausse voie a donné son nom en doute à tous les vents du ciel; il fut tour à tour le roseau de la fortune et la verge des rois, le Moloch ou le demi-dieu de la gloire, le César de son pays, l'Annibal de l'Europe, sans avoir conservé dans sa chute leur dignité décente. Et cependant la vanité elle-même aurait pu lui indiquer une route plus sûre vers la gloire que celle qu'il choisit, en lui montrant dans les inutiles annales de l'histoire mille conquérants pour un seul sage. Tandis que la pacifique mémoire de Franklin monte vers le ciel, en calmant la foudre qu'il en avait arrachée, ou en faisant jaillir de la terre aussi électrisée la Liberté et la Paix, heureux apanage du sol qui s'enorgueillit d'avoir été son berceau²²; tandis que Washington laisse un nom qui ne périra plus tant qu'il y aura dans l'air un écho pour le répéter; tandis que l'Espagnol lui-même, malgré sa soif de guerre et d'or, oublie Pizarre pour applaudir Bolivar; hélas! pourquoi faut-il que ce même Océan Atlantique, qui porta la liberté sur ses vagues amies, baigne la tombe d'un tyran, — le roi des rois, et néanmoins l'esclave des esclaves, qui brisa les fers de millions d'hommes pour renouer ces mêmes chaînes que son bras avait rompues, qui foula aux pieds les droits de l'Europe et les siens, pour osciller entre une prison et un trône?

VI.

Mais il n'en sera point ainsi : — l'étincelle a jailli! — voyez! l'Espagnol basané sent renaître son antique flamme; cette vaillante énergie qui tint les Maures en échec pendant huit siècles de succès et de revers alternés a tout à coup reparu, — et où? sur cette terre vengeresse où le mot Espagne était naguère synonyme de celui de crime, où flotta la bannière de Cortez et de Pizarre; le nouveau monde a voulu justifier son nom. C'est le vieux souffle aspiré par de nouvelles poitrines, et ranimant les âmes dans la chair dégradée, le même qui repoussa les Perses du rivage où était la Grèce. — Non! elle est redevenue la Grèce. Une cause commune donne la même pensée à des myriades d'hommes,

esclaves de l'Orient, ou îles de l'Occident; déroulé sur le sommet des Andes et de l'Athos, le même étendard flotte sur les deux hémisphères; l'Athénien a repris le glaive d'Harmodius²³; le guerrier du Chili abjure la domination de son maître étranger; le Spartiate sent qu'il est redevenu Grec; la jeune Liberté attache au front des Caciques les plumes de leur panache; le sanhédrin des despotes cernés sur l'un et l'autre rivage, s'éloigne vainement devant l'Atlantique mugissante; à travers le détroit de Calpé la marée redoutable s'avance, effleure légèrement la terre de France à demi asservie, inonde de ses flots le berceau de la vieille Espagne, et peu s'en faut qu'elle ne réunisse l'Ausonie à son vaste océan; repoussée de ce côté, mais non pour toujours, elle se précipite sur la mer Egée, se rappelant la journée de Salamine! — Là, là s'élèvent des vagues que ne peuvent apaiser les victoires des tyrans. Les Grecs laissés à leurs propres forces, perdus, abandonnés au jour de leur adversité par les chrétiens auxquels ils ont donné leur foi; leurs terres et leurs îles ravagées; les discordes et la trahison intérieure encouragées, les secours éludés, les délais prolongés, dans l'espoir de faire de la Grèce une proie plus facile²⁴: — voilà l'histoire de ce peuple, à qui ses faux amis ont fait plus de mal que son ennemi acharné. Mais tant mieux; c'est à des Grecs seuls, et non à des barbares portant un masque de paix, que la Grèce doit demander sa liberté. Comment pourrait l'autocrate de l'esclavage régner sur un peuple de serfs et affranchir les nations? Mieux vaut encore servir l'orgueilleux musulman que d'aller grossir la caravane pillarde du Cosaque; mieux vaut travailler pour des maîtres que d'attendre, esclave des esclaves, à la porte d'un Russe, — d'être classé par hordes, de former un capital humain, un troupeau, ne vivant que pour la servitude, répartis par milliers, et donnés en cadeau au premier courtisan favorisé du czar, pendant que le propriétaire immédiat ne goûte jamais le repos sans rêver aux déserts de la Sibérie; mieux vaut pour les Grecs succomber à leur désespoir, et conduire le chameau, que d'être mangés par l'ours.

VII.

Mais ce n'est pas seulement sur les antiques climats où la Liberté est contemporaine du Temps, ce n'est pas seulement sur cette terre des Incas, dont l'origine se perd dans la nuit des siècles, que s'est levée une nouvelle aurore: l'illustre et romantique Espagne rejette de nouveau de son sol l'envahisseur. Aujourd'hui ses campagnes ne servent plus de champ de bataille à la tribu romaine et à la horde punique; aujourd'hui le Vandale et le Visigoth, également abhorrés, ne souillent point ses plaines; et Pélage sur ses montagnes ne conduit point au combat ses belliqueux guerriers, beaux de mille ans de gloire. Cette semence a porté ses fruits, comme le Maure se le rappelle en soupirant sur son rivage sombre. Longtemps les refrains du laboureur, les pages du poète, ont consacré la mémoire des Abencerrages et des Zégris, de ces vainqueurs captifs et refoulés dans le royaume barbare d'où ils étaient venus. Mais ceux-là ont disparu; — leur culte, leur glaive, leur domination, ne sont plus; mais ils ont laissé après eux des ennemis plus anti-chrétiens encore qu'ils ne l'étaient eux-mêmes: le monarque bigot et le prêtre cruel, l'inquisition et les bûchers, l'auto-da-fé sanglant, alimenté de combustible humain, sous les yeux du Moloch catholique, tranquillement cruel, jouissant avec un visage inexorable de cette horrible fête d'agonie! un souverain violent ou faible, et souvent l'un et l'autre à tour de rôle; la fierté mettant son orgueil dans la paresse; le noble depuis longtemps dégénéré; l'hidalgo dégradé, et le paysan moins vil, mais plus avili; un royaume dépeuplé; une marine autrefois glorieuse oubliant le gouvernail; une armée vaillante désorganisée; la forge d'où sortait la lame de Tolède, maintenant oisive; l'or étranger refluant sur tous les rivages, excepté sur ceux du peuple qui l'acheta de son sang; une langue qui rivalisait avec celle de Rome et que les nations parlaient comme la leur, négligée ou oubliée: — telle était l'Espagne; mais telle elle n'est pas, et ne sera plus. Ces envahisseurs, sortis du sol natal, ont senti et sentent encore ce que peut le vieux courage castillan retrempé

dans des âmes numantines. Debout! debout encore, tauréador intrépide! le taureau de Phalaris recommence à mugir; à cheval, hidalgo belliqueux! reprends ton vieux cri : — « Saint Jacques et ralliement à l'Espagne²⁵! » Oui, faites-lui un rempart de vos poitrines armées, renouvelez la barrière qui arrêta Napoléon, la guerre exterminatrice, la plaine déserte, les rues n'ayant d'habitants que les cadavres, les sauvages sierras, avec leurs troupes plus sauvages encore de guérillas, toujours prêts à s'élaner sur leur proie, comme des vautours; les remparts de Saragosse au désespoir, jamais plus grande que dans sa chute; l'homme sentant grandir son courage, et la jeune fille, plus brave qu'une Amazone, brandissant son glaive; le couteau d'Aragon, l'acier de Tolède, la lance fameuse de la chevaleresque Castille, la carabine infaillible du Catalan, les cavaliers de l'Andalousie à l'avant-garde, la torche pour faire de Madrid un Moscou, et dans tous les cœurs la bravoure du Cid : — cela s'est vu, cela se verra, cela se voit. Avancez, Français, et venez conquérir, non l'Espagne, mais votre liberté!

VIII.

Mais, que vois-je ? un congrès²⁶! Quoi! ce nom sacré qui affranchit l'Atlantique? Pouvons-nous en espérer autant pour notre Europe usée? A ce nom, levez-vous comme l'ombre de Samuel aux monarchiques regards de Saül, prophètes de la jeune Liberté, évoqués des climats de Washington et de Bolivar; Henry, Démosthènes des forêts, dont la voix tonnante fit trembler le Philippe des mers²⁷; et toi, ombre énergique de Franklin, revêtue de ces foudres que désarma ta main; et toi, Washington, le dompteur des tyrans! levez-vous, et faites-nous rougir de nos vieilles chaînes, ou les briser. Mais qui compose ce sénat de privilégiés, destiné à affranchir les masses? Qui renouvelle ce nom consacré, appliqué jusqu'à ce jour à des conseils ayant pour objet le bonheur du genre humain? Qui sont ceux qui s'assemblent à ce saint appel? La Sainte-Alliance, qui prétend que trois sont tout! trinité terrestre, imitant celle du ciel, comme le singe contrefait l'homme. Pieuse unité! ayant un but unique, — celui de

faire de trois niais un Napoléon. Comment donc! mais les dieux de l'Égypte étaient rationnels, comparés à ceux-ci; leurs chiens et leurs bœufs savaient se mettre à leur place, et, tranquilles dans leur chenil ou leur étable, ne s'inquiétaient de rien, pourvu qu'ils fussent bien nourris; mais ceux-ci, plus affamés, veulent quelque chose de plus encore; il leur faut le pouvoir d'aboyer et de mordre, de jouer des cornes et d'éventrer. Oh! combien étaient plus heureuses que nous les grenouilles d'Esopé! car nos soliveaux, à nous, sont animés; balançant sur les peuples leur lourde malveillance, ils les écrasent sous leurs coups stupides; et tous ont sottement à cœur de laisser peu de chose à faire à la grue révolutionnaire.

IX.

Trois fois heureuse Vérone! depuis que l'impériale trinité fait luire sur toi sa sainte présence, fière d'un tel honneur, tu oublies, dans ton ingratitude, la tombe vantée de « tous les Capulets »²⁸; même tes Scaliger, — car qu'était « Chien le grand », ce « *Can grande* » dont je me hasarde à traduire le nom²⁹, comparé à ces roquets sublimes? tu oublies aussi ton poète Catulle, dont les vieux lauriers font place à des lauriers nouveaux³⁰; ton amphithéâtre, où s'assirent les Romains; Dante protégé par tes remparts; et ton heureux vieillard pour qui le monde ne s'étendait pas au-delà de tes murs, et qui ne connaissait pas le pays où il vivait³¹: que ne peuvent les hôtes royaux que renferme aujourd'hui leur enceinte lui ressembler sous ce rapport et n'en jamais sortir! Oui! jetez des cris! faites des inscriptions! élevez des monuments de honte pour dire à l'Oppression que le Monde est soumis! Encombrez le théâtre dans votre loyale rage; la comédie n'est pas sur la scène; le spectacle est riche en rubans et en étoiles: tu peux le contempler à travers les barreaux de ton cachot; bats des mains, on te le permet, bonne Italie, car c'est une liberté qu'on accorde à tes mains enchaînées!

X.

Spectacle resplendissant! voyez le czar petit-maitre³²,

l'autocrate de la valse et de la guerre, convoitant les applaudissements comme il convoite un royaume, et aussi propre à papillonner qu'à gouverner; Adonis calmouck, ayant de l'esprit comme un Cosaque, et des inspirations généreuses, quand la gelée ne vient pas les durcir, un moment à demi-dilatées par un dégel libéral, mais glacées de nouveau à la première matinée froide; accordant tout à la vraie liberté, sauf de rendre les nations libres. Comme le dandy impérial parle avec onction de la paix! si les Grecs voulaient seulement être ses esclaves, avec quel empressement il affranchirait la Grèce! avec quelle générosité il rendit aux Polonais leur diète, puis ordonna à la turbulente Pologne de se tenir tranquille! avec quelle bonté il daignerait envoyer la douce Ukraine et ses aimables Cosaques faire la leçon à l'Espagne! comme il montrerait volontiers dans la fière Madrid sa charmante et royale personne, trop longtemps cachée aux regards du Midi! Si, pour obtenir cette faveur, il faut avoir les Russes pour amis ou pour ennemis, chacun sait qu'à ce prix elle n'est pas trop chèrement payée. Poursuis, homonyme de l'illustre fils de Philippe; ton Aristote, La Harpe t'appelle; ce que fut autrefois la Scythie pour le conquérant macédonien, puissent l'être pour toi et tes Scythes les rivages de l'Ibérie! Cependant, ô ci-devant jeune homme! n'oublie pas le destin de ton prédécesseur sur les rives du Pruth: si jamais tu te trouves en semblable péril, tu as pour venir à ton aide plus d'une vieille femme, mais point de Catherine⁸⁸. L'Espagne aussi a des rocs, des rivières et des défilés; — l'ours peut tomber dans les rets du lion. Les plaines de Xérès et leur chaud soleil sont fatals aux Goths; penses-tu qu'un peuple vainqueur de Napoléon fléchira devant toi? Crois-moi, regagne tes déserts, fais de tes épées des socs de charrue, rase et dégrasse tes hordes de Baskirs, délivre tes États de l'esclavage et du knout, plutôt que d'entrer imprudemment dans une voie funeste, et d'infester de tes sales légions des pays dont le ciel et les lois sont purs. L'Espagne n'a pas besoin d'engrais: elle a un sol fertile, mais elle ne nourrit pas d'ennemis; et puis il n'y a pas longtemps que ses vautours se

sont amplement rassasiés; voudrais-tu leur fournir une nouvelle proie? Hélas! ton rôle sera celui de pourvoyeur, et non de conquérant. Je suis Diogène, dussent les Huns et les Russes se tenir devant mon soleil et celui de tant de millions d'hommes; mais si je n'étais pas Diogène, j'aimerais mieux être un ver rampant qu'un *pareil* Alexandre! Soit esclave qui voudra, le Cynique sera libre; les parois de son tonneau sont plus solides que les murs de Sinope; il continuera à porter sa lanterne au visage des rois, pour chercher parmi eux un « honnête homme. »

XI.

Et que fait la Gaule, cette prolifique patrie du *nec plus ultra* des ultras et de leur bande mercenaire? Que fait-elle avec ses chambres bruyantes, et leur tribune que doit escalader l'orateur avant de trouver la parole? A peine l'a-t-il trouvée, qu'un « vous mentez » répond à ses dires! Notre chambre des communes daigne parfois entendre; un sénat gaulois a plus de langue que d'oreille; Constant lui-même, leur unique maître dans la science parlementaire, doit combattre demain pour justifier son discours de la veille. Mais cela coûte peu à de véritables Francs, qui aiment mieux se battre qu'écouter, fût-ce même leur père. Qu'est-ce que l'obligation de présenter sa poitrine à une balle, comparée au supplice d'écouter longtemps sans interrompre? Il est vrai que cette habitude ne régnait pas dans l'ancienne Rome, alors que Tullius lançait les foudres de sa voix; mais Démosthènes l'a sanctionnée en disant que l'éloquence c'était « l'action, l'action! »

XII.

Mais où est le monarque? A-t-il diné, ou gémit-il encore sous le poids douloureux de l'indigestion? Les pâtés révolutionnaires ont-ils levé l'étendard de la révolte, et changé en prison les royales entrailles? Des mouvements alarmants ont-ils agité les troupes, ou bien aucun *mouvement* n'a-t-il suivi des soupes perfides? Des cuisiniers carbonari n'ont-ils pas suffisamment carbonnadé chaque service? ou les prescriptions cruelles de la Faculté ont-elles interdit la réplétion?